

Léon Bloy

Lettres à ses filles

Madeleine Bloy
Souvenirs d'enfance

Présentation et Iconographie d'Alexis Galpérine

Mise en page de Chi Dung Nguyen

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés réservés pour tous pays.
Le code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 n'autorise, aux termes de l'article L.122-5, 2e et 3e a), d'une part, «que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective» et, d'autre part, «que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration», «Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou ayants cause, est illicite» (article L.122-4).
Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Les lettres de Léon Bloy à ses filles sont extraites d'un recueil publié en 1952, sous le titre *Lettres intimes*, dans une modeste maison d'édition créée par Marcel Astruc et située au 18 bis de la rue du Général Gouraud à Meudon¹. Devenu introuvable depuis longtemps, le livre comprenait également les lettres que Bloy envoyait régulièrement à sa femme dans les années 1907, 1909 et 1910. Celles-ci devant faire bientôt l'objet d'une publication séparée, nous avons fait le choix de ne livrer ici que la correspondance avec les deux enfants, Véronique et Madeleine, ou celle qui s'adresse globalement aux trois «bien-aimées». Un choix dicté aussi par le désir de mettre ces textes en regard des souvenirs d'enfance que Madeleine écrivit dans les dernières années de sa vie.

À la lecture des lettres, les familiers de l'œuvre de Bloy, ou de sa biographie, n'apprendront pas, à proprement parler, de faits nouveaux ou marquants. C'est pourtant principalement à eux que s'adresse l'ouvrage, car les confidences de l'écrivain, ou les évocations de sa fille, à l'évidence, prennent tout leur sens sous l'éclairage de l'œuvre entière, une œuvre –la chose est trop connue pour qu'on y revienne– qui ne dissocie pas la nature spirituelle, voire théologique, du propos de sa dimension littéraire. En effet, là où le lecteur de passage ne verrait que les paroles touchantes d'un père aimant et inquiet,

¹⁾ Marcel Astruc avait épousé la nièce du compositeur belge Armand Merck, ami de Léon Bloy et du poète Alfred Pouthier. Le très beau travail typographique qu'il avait réalisé a été conservé dans la présente édition.

agrémentées de scènes de la vie quotidienne sur la Butte Montmartre au tournant du XX^{ème} siècle, le connaisseur, lui, saura immédiatement relier les fils qui tissent, avec parfois un matériau très humble, la trame d'une destinée unique et la manière dont elle s'inscrit dans une histoire infiniment plus vaste. Et le même connaisseur n'aura pas besoin de note en bas de page quand il voit s'inviter à déjeuner, par exemple, Jacques et Raïssa Maritain, ou d'autres désignés par une initiale ou par leur seul prénom.

En vérité, Bloy est tout entier dans les mots simples et limpides qu'il envoie à ses filles enfants (Madeleine n'a pas cinq ans quand elle reçoit sa première lettre), ne cachant rien de ses souffrances, ni surtout de la signification qu'il leur accorde. Bien plus, on peut penser que la valeur des lettres réside précisément dans une démarche se refusant à exclure du monde enfantin la possibilité du tragique, tout en préservant la flamme d'une confiance totale en une Protection attendue, pour peu qu'on se soit soumis à la loi cachée des desseins irrévélés.

Au fil des pages se dévoile clairement le Bloy qu'on connaît, «affamé d'amour et de justice», et les sentiments sans mesure que lui inspirent les «bien-aimées pour l'éternité» confèrent immédiatement à la plus banale absence un sens qui la dépasse.

Plus que jamais alors, l'écrivain est l'«Impatient», «celui qui attend», celui pour qui il n'est aucun fait insignifiant, et pour qui le plus infime détail déposé dans le Grand Livre de l'Histoire participe de l'équilibre des mondes.

La plupart des lettres furent écrites à l'occasion de brèves séparations déterminées par diverses villégiatures; des lieux de vacances que Bloy ne goûtait guère et qu'il rejoignait parfois en fin de séjours. Des pèlerinages furent également une cause d'éloignement : celui que sa femme et ses filles

effectuèrent à Rome en 1910, et celui qu'il entreprit lui-même, la même année, à la Salette. À propos de ce dernier voyage, il est intéressant de le rapprocher de celui effectué en 1906 dans les mêmes lieux, dont sa fille Madeleine rendra compte dans ses propres souvenirs.

Dans les moments de solitude, l'écrivain n'est pas seulement celui qui attend «les cosaques et le Saint-Esprit», il est surtout –il l'a souvent dit avec son mélange d'humour féroce et de détresse poignante– «celui qui attend le facteur». Lui-même écrit à sa famille tous les jours: «C'est –affirme-t-il– une règle sans exception, quelques soient les exigences de mon travail». En retour, il s'exclame: «Quelle émotion de recevoir vos cartes et lettres, en revenant de la basilique. J'ai pleuré en les lisant et je pleure en y répondant...» Dans sa préface des *Lettres intimes*, Léopold Levaux note à propos de ces lignes: «Ce comportement révèle un cœur excessivement affectueux et vulnérable. Il fait saisir, lorsqu'on se reporte aux événements de sa vie, combien Bloy avait dû, quasi à chaque pas, se sentir cruellement meurtri».

Pendant la période, nous voyons Léon Bloy, qui a passé les soixante ans, «écrivant parfois dix heures par jour». Pas moins de quatre ouvrages sont en cours de publication : *Celle qui pleure*, *L'Invendable*, *Le Vieux de la Montagne* et *Le Sang du Pauvre* qui est peut-être son plus grand livre.

Comme isolée en fin de recueil, la toute dernière lettre à Madeleine porte la date terrible d'août 14. Mots d'angoisse, attisés par le silence dû à la désorganisation du courrier. Des paroles, aussi, où l'on voit poindre la certitude que la Grande Guerre ne sera qu'un «lever de rideau», le prodrome d'événements plus effroyables encore. Levaux écrit : «Telles étaient, au seuil de l'Apocalypse, les perspectives grandioses et tragiques qui demeuraient fixées en permanence dans l'esprit, le cœur et l'âme de celui qui s'était dénommé le

“pèlerin de l’absolu”, “le pèlerin du Saint-Tombeau”, “un écrivain de Dieu”, et chez qui des chrétiens supérieurs ont cru discerner des lumières véritablement prophétiques. [...] C’est de cet homme de douleur et de combat qu’émanent les lettres qu’on va lire. Contraste émouvant et prenant, avec elles nous pénétrons dans le grand univers de Léon Bloy par une toute petite porte, secrète et douce, qu’on serait tenté d’appeler, en recourant à l’épigraphe du dernier volume de son journal, *la porte des humbles*».

Madeleine Bloy (1897-1992) était ma grand'mère maternelle. Excellente violoniste, elle a composé des mélodies remarquables² et je lui dois l'essentiel de ma formation musicale. Elle avait épousé Édouard Souberbielle, un des plus grands organistes de sa génération, à qui je dois également d'être devenu musicien.

Dans ma jeunesse, j'ai travaillé mon violon dans l'ombre du grand bureau de Léon Bloy, et les récits innombrables que j'ai entendus alors, qui avaient pour cadre Lagny, la Butte Montmartre ou Bourg-la-Reine, formaient le contrepoint obligé des leçons de musique.

À ce titre, on peut à bon droit mettre en doute mon objectivité quant à la valeur des souvenirs d'enfance, que Madeleine commença à écrire, sur insistance de son entourage et des exégètes de l'œuvre de son père, au début des années 1980. Les évocations, en vérité, écrites dans un style délicieux et personnel, n'ont rien perdu de la fraîcheur des impressions enfantines, telles que je les avais recueillies de sa bouche, et il m'a paru naturel de les porter à la connaissance du public, en accompagnement des lettres intimes de Léon Bloy.

Pendant près d'un demi-siècle, ma grand'mère garda ces lettres pour elle, comme un trésor de famille, avant de se résigner à autoriser leur publication. De même, ses propres textes sont marqués par une sorte d'hésitation entre les sphères publique et privée. Je crois, malgré tout, qu'elle approuverait la démarche qui consiste à réunir, pour la première fois, les écrits permettant d'entrer un peu plus avant dans la vie quotidienne chez les Bloy.

²⁾ Deux mélodies : *Demain dès l'aube* et *La Babillarde* (Ed. Delatour France).

Sans doute Madeleine avait-elle trop attendu, car ses souvenirs sont partiellement inachevés. Plusieurs portraits manquent à l'appel –notamment ceux de Georges Auric et de la famille Rouault– qui restèrent à l'état d'ébauche; d'autres sont trop vite esquissés, ou ne sont que des reprises du journal de Bloy lui-même. En revanche, les pages dans l'intimité des Oumançoff et des Maritain comptent parmi les plus intéressantes. La cohérence de l'ensemble est largement due à sa tonalité générale, à la ferveur des sentiments et au charme prenant des descriptions, que viennent soutenir quelques ravissants dessins et peintures retrouvés dans les caisses d'archives.

D'emblée, l'aveu le plus poignant est celui d'une enfance exceptionnellement heureuse, et, de fait, les tableaux du domaine des Bloy sur la Butte Montmartre ont des allures de jardin enchanté. Quand on sait l'étau de la misère, qui jamais ne consentit à lâcher sa proie, la précarité constante et l'incertitude des lendemains qui frappèrent durablement cette famille, il est certainement légitime de marquer une surprise. Le propos, pourtant, n'a rien d'étonnant pour qui connaît de l'intérieur la vie religieuse des protagonistes de cette singulière histoire, et il est à rapprocher d'une confidence faite par Bloy lui-même, le dimanche de Pâques 1910, de retour de la Messe de 10 heures à la Basilique du Sacré-Cœur : «... la joie a commencé, une joie profonde, étendue à l'infini, incompréhensible. Je ne me souviens pas d'avoir été plus heureux...» (lettre à sa femme et à ses filles).

Plusieurs témoignages de cette «joie parfaite», aux côtés des descriptifs de bonheurs simples, parcourent les récits de Madeleine. Ils ne trahissent –soyons-en sûrs– aucune ignorance des réalités redoutables, mais croissent, au contraire, dans leur ombre, comme pour rétablir un mystérieux équilibre. Ainsi, la présence réelle des petits frères morts ne cesse

d'habiter l'âme des fillettes et de leurs parents, pour mieux alimenter le feu de leur vie intérieure et l'énergie sans limite qui en découle. Comment ne pas penser ici au destin terrible de Véronique, qui devait perdre ses trois fils; un tragique que Bloy semble avoir anticipé, et nous pouvons certainement le prendre au mot quand il écrit: «Tu sais que je donnerais bien volontiers ma vie pour toi» (lettre à Véronique ,1906).

Jusqu'aux dernières heures, j'ai été le témoin de l'extraordinaire vitalité de ma grand'mère, dont l'origine, sans aucun doute, plonge loin ses racines dans le terreau de l'enfance. L'envergure exceptionnelle du père n'est pas seule en cause, et la haute figure de Jeanne Bloy reste omniprésente dans tous les récits de famille. Celle dont son mari disait qu'il lui devait tout, et jusqu'à ses plus hautes inspirations, a certainement porté à bout de bras tout son monde, sans jamais que se ternisse l'éclat de sa personnalité. L'équation introuvable faisait coexister en elle la fantaisie et la passion avec une sérénité que rien ni personne ne semblait capable de briser; une alchimie dont l'analyse –si la chose est possible– est à rechercher au cœur de son itinéraire philosophique et géographique, celui d'une fille du dramaturge Christian Molbech, élevée dans la plus pure tradition luthérienne, qui accepte comme un privilège et une grâce le fait de tout quitter pour épouser à Paris un poète maudit, ardent fils du midi et catholique intégral. La vénération spéciale dont elle fut l'objet chez les miens était particulièrement visible chez Madeleine, qui avait gardé une part de la poésie nordique de sa mère, et qu'elle traduisait délicieusement, à chaque fête de Noël, par une manière originale d'orner un sapin –alors tout droit sorti d'un conte d'Andersen– ou de préparer les mets des réjouissances.

Le rayonnement de Jeanne et plus généralement l'atmosphère qui régnait dans le cercle familial, sont parfaitement rendus dans le dernier texte présenté ici, celui de

Madeleine Gilbert-Fuget, fille de l'architecte Raoul Gilbert, ami et protecteur de Bloy dans les années montmartroises.

J'ai tenu à le faire figurer en annexe pour des raisons à la fois objectives et sentimentales. Le document –relation sans apprêts ou fioritures des visites d'une petite fille chez les Bloy– apparaît comme un témoignage de première main, rédigé sans maladresse avec un naturel exquis. Ma grand'mère aimait profondément ces feuillets oubliés au fond d'un meuble, et, à ce titre, ils méritent d'être adjoints à ses propres souvenirs, comme un complément utile et d'une saveur inimitable. Mon seul regret est de les livrer sans la musique bien parisienne qui les accompagnait lorsque l'auteur nous en donna un jour lecture à haute voix. Je devais avoir dix ou onze ans et je n'ai jamais oublié les accents à la Arletty qui enveloppaient le discours comme des ondes descendues des faubourgs, un cachet aujourd'hui totalement disparu et qui fait revivre dans la mémoire les parfums d'une certaine France que j'ai aimée.

L'iconographie du livre est partiellement inédite. C'est le cas de plusieurs photos déposées dans des albums vénérables ou de quelques dessins de Madeleine enfant, qui donnent à voir les logis des Bloy et divers paysages des villégiatures. En fin de recueil, des tableaux de Madeleine adulte nous rappellent qu'elle a longtemps hésité entre peinture et musique. Des croquis de Jeanne Bloy et de Paul Léautaud complètent la collection.

Alexis Galpérine